

NOTES SOCIALES⁽¹⁾

Jamais autant de sang ne fut versé dans le monde que durant ce dernier quart de siècle. L'Europe pacifique a entretenu des boucheries humaines aux Philippines, à Cuba, en Grèce, à Madagascar, sans compter les paquets d'hommes massacrés dans des entreprises inutiles si nombreuses qu'il est impossible de les énumérer. Enfin peu s'en est fallu que la guerre du Transvaal ne commençât avant la clôture de l'assemblée de la Haye où les Anglais n'avaient pas renoncé à l'emploi des balles dum-dum dont ils pensaient devoir bientôt faire usage. Les Etats qui n'ont pas su s'entendre sur la question de l'arbitrage, n'interviennent pas dans la guerre actuelle. Ils attendent des compensations. L'Allemagne en profite pour augmenter sa flotte, la Russie sait bien qu'elle ne perdra rien en Asie. Quant à la France, elle n'en tirera aucun avantage. Les tradi-

(1) A propos du Transvaal et du Congrès socialiste.

tions de justice lui font naturellement porter ses sympathies au peuple opprimé, mais, malgré les surexcitations de la basse presse nationaliste, peu consciente des vraies aspirations de la Patrie, le peuple désire la paix. Le sentiment de la Patrie ne diminue pas en lui, mais le chauvinisme le laisse froid. Il commence à être pénétré d'un désir de justice, mais reste de plus en plus indifférent aux exhortations malsaines. Il s'habitue à ne plus mépriser un type d'étranger ridicule et imaginaire, mais comprend enfin qu'il y a, en Angleterre, comme chez nous, des castes qui vivent du nationalisme, tandis que bien des hommes font un effort pour une réalisation de vie meilleure et de justice.

Il n'y eut pas dans le siècle finissant, malgré tant de crimes commis, une œuvre plus néfaste que la guerre actuelle du Transvaal. Les Boërs triompheront-ils ? Ils luttent pour leur liberté. Les mercenaires anglais ne sont animés par aucun esprit patriotique. Ils commencent à se révolter sur les navires. Les dernières dépêches témoignent d'une extrême désorganisation dans l'armée anglaise. Souvent ses canons ont été tournés contre ses propres troupes. Que pourraient d'ailleurs gagner ces soldats à la victoire de leur patrie ? Quels avantages, dans notre Europe désorganisée par le cosmopolitisme capitaliste, les peuples retireraient-ils de ces prétendus succès nationaux ? L'Angleterre est, pour nous, le type de ces modernes nations industrielles et financières où le peuple s'appauvrit au fur et à mesure de l'enrichissement des classes possédantes. L'Angleterre est le pays des sans travail. Il n'y a pourtant pas, malgré la décadence économique de ce pays depuis quelques années, de nation plus riche, mais les bras des travailleurs ne sont plus, dans les industries mécaniques, qu'une vile marchandise inemployée. Nulle part le machinisme n'a, à ce point, dégradé la personne humaine et rompu l'harmonie nationale des anciennes

sociétés où la fortune du patronat était liée à la prospérité des classes d'artisans. Nulle part, la guerre ne devrait donc être autant impopulaire ; le capitalisme excessif devrait détruire les aspirations patriotiques. Les peuples ont de grandes crises d'inconscience. Beaucoup d'entre nous sont fiers déjà de la défaite qui coûte à l'Angleterre dix mille morts, pourtant nous avons perdu sans combat autant d'hommes à Madagascar, mais nous n'avons déjà plus le souvenir. Le nationalisme basement compris est répandu partout comme une contagion malsaine. Les foules la subissent car elles sont encore portées à croire que leur intérêt est lié à celui du puissant capital et des agioteurs internationaux, et ne sentant pas encore la nouvelle position des véritables intérêts de classe, elles croient à l'existence absolue d'intérêts nationaux.

En réalité les Patries n'existent plus pour les ouvriers déracinés de la grande industrie. Il n'y a de patrie que là où il y a intérêts communs. Il faudrait pour recréer sainement la notion de patrie si indispensable à l'homme, en faire un sentiment basé sur des faits. La patrie n'existait guère sous l'ancien régime. Elle ne peut être composée que d'êtres solidaires. Elle fut une réalité au moment de la Révolution française ; alors le peuple entier défendait ses privilèges contre les émigrés et l'étranger. Il n'y a plus aujourd'hui de patrie puisqu'il n'y a plus communauté d'intérêts entre les différents organes d'un pays. Les peuples fascinés par la croyance à de vieilles solidarités nationales peuvent être encore surexcités par les réclames des agioteurs. Pourtant les éléments de justice ne manquent pas en Angleterre, c'est le pays des Trade-Unions et des organisations fédérales ; le libéralisme anglais est déjà une vieille tradition ; Londres accueille les expulsés étrangers ; le génie anglais se manifeste dans de grandes œuvres. Nous sommes remplis de la

pensée de Darwin, de Spencer, de William Morris. Mais là-bas, comme partout, les forces de liberté se heurtent à la pression d'une haute industrie, d'une grande finance qui peut mettre tout un pays en mouvement. Elle a fait verser le sang français à Madagascar : elle a jeté le peuple anglais dans la guerre du Transvaal. Nul conflit ne peut montrer davantage le grand rôle de la haute classe capitaliste dans la direction des nations. Chamberlain doit être détesté non pas comme représentant du peuple anglais, mais comme le chef d'un vaste syndicat d'agioteurs. La concentration de la fortune a permis à quelques centaines d'hommes de décider des destinées d'une grande nation. Quand les aristocraties financières dirigent le monde, il n'y a plus d'harmonies dans les sociétés. Les foules surexcitées ont perdu le vrai sens de la patrie. On parle beaucoup d'elle, mais chaque jour est détruite une des assises solides sur lesquelles repose ce noble et légitime sentiment qui a longtemps été rationnel et glorieux.

Cependant, au milieu des incohérences de la mentalité publique, reflet de l'anarchie des sociétés, et du désordre économique, grandit parmi les hommes une pensée collective. Tous les soirs, les foules fiévreuses attendent des nouvelles de la guerre sud-africaine. Les masses ont encore, malgré tout, le sens de l'héroïsme. Elles admirent l'énergie patriotique des petites républiques. Les peuples malheureux et vertueux savent encore inspirer du respect. Ils nous offrent des exemples de moralité et de courage uniques au monde et les temps antiques n'ont pas donné de plus purs exemples d'énergie. Celle des Boers vaut celle des Hellènes, car les disproportions des forces matérielles sont aussi considérables dans la guerre actuelle que dans celle qui mit aux prises l'impériale puissance asiatique et les fédérations de la Grèce occidentale. Le patriotisme, ce noble instinct des peuples attaqués, en fait surgir des

héros et les anime d'une invincible passion de résistance. J'espère que l'on apprendra plus tard aux enfants à respecter Krüger et Joubert. Leurs actes seront honorés comme ceux des défenseurs de la Grèce. Si l'on songe aux destinées du monde, les résistances de ces petits peuples, à plusieurs centaines de siècles, ont une importance différente mais non moins grandiose. Les grecs, il est vrai, défendaient une civilisation dont nous vivons encore, contre les Barbares. Les Boers luttent pour la Liberté. Leur tâche est sublime. Ils sont pour le monde attentif les champions de la Justice. Aussi cette guerre a-t-elle une exceptionnelle importance, là-bas se joue la grande lutte entre l'Impérialisme oppressant des grandes nations et l'héroïsme des peuples qui veulent être libres. C'est un terrible combat du grand capitalisme servi par les organisations étatiques dont il est le maître et d'un peuple libre de paysans qu'il n'a pas encore vicié.

Voilà ce que sentent confusément, le soir, ces masses fiévreuses amassées devant les glaces lumineuses des journaux ou des sociétés de banque où s'écrivent les nouvelles. Elles ne se sont pas réjouies, en décembre, des défaites anglaises et elles ne tremblent pas, ces jours-ci, de la surprise des Boers au passage de la Tugela, par sentiment d'égoïsme national, car le peuple français est délivré de la sotte haine de l'Anglais, mais bien par hostilité contre l'abus de la force dans la politique. Ce ne sont encore, il est vrai, que des sentiments, mais les hommes ont tendance à généraliser. Les secousses actuelles hâtent la cristallisation des Idées. Il se forme une nouvelle mentalité collective. Elle vient d'éclater, en Angleterre, dans l'éloquent appel des Fédérations Socialistes en faveur de la paix, dans leur vaillante exhortation au peuple, pour qu'il refuse de s'enrôler. En réalité, un immense mouvement anti-militariste naît dans toutes les nations. La France, malgré

les exhortations belliqueuses, sait donner un exemple de sagesse : elle veut la paix ; le chauvinisme ne peut plus faire de progrès. Nous détestons les partis nationalistes anglais qui ont failli, l'an dernier, nous faire perdre l'Algérie, nous nous réjouissons de leur défaite, mais nous aimons le peuple anglais. Il a eu ses faiblesses comme les masses françaises, c'est qu'il a été, lui aussi, empoisonné par un bas nationalisme. Demain les organisations ouvrières et les partis libéraux sauront renverser les partis impérialistes ; les ténèbres se dissiperont ; la guerre actuelle provoquera une réaction. Le progrès se fait malheureusement par secousses, mais il n'y a rien d'inutile dans le monde. Cette malheureuse guerre servira, peut-être, à fortifier la sagesse et la conscience des Nations.

*
**

La réunion du congrès socialiste fut un événement capital dans l'année finissante. Nous pouvons nous faire, grâce à lui, une idée de la mentalité de ce parti, nous rendre compte de ses forces et de ses faiblesses. Au point de vue de l'organisation des forces ouvrières, ce congrès a eu un résultat considérable. Il a préparé l'union ; il a rendu possible la fusion des organisations qui vivaient isolées. Cette tumultueuse et furieuse assemblée où les mots les plus terribles et les invectives les plus passionnées furent échangées est un extraordinaire témoignage de force, de sincérité et souvent de déraison. Ces séances nocturnes nerveuses et enfiévrées furent parfois sublimes. Après ce « Triomphe de la République » qui fit songer aux grandes fêtes populaires de la Convention, le Congrès rappela une séance de l'Assemblée révolutionnaire. Même fougue, même emportement, mêmes hostilités et aussi même effusion.

Les sentiments généreux étaient troublés par un pénible désordre d'idées. On ne s'improvise pas, en effet, représentant d'un pays. La foi aveugle est parfois dangereuse. Il faut être, avant tout, conscient de l'état moral et politique d'une nation. Rien ne s'unit aussi difficilement que l'enthousiasme et la raison. Voilà pourtant les qualités que l'on souhaiterait trouver chez les représentants des nouveaux partis. Le dogmatisme aveugle perd souvent les plus nobles esprits. Leur foi n'est basée sur aucune vue pratique. Ils arrivent avec les mêmes systèmes de raisonnements que les délégués de la Constituante, avec un système politique et social tout fait, sans se demander quelle est la vie du pays, quelles sont ses traditions, quel est le point précis de son évolution. Ils sont vraiment par trop religieux ; ils manquent de l'esprit scientifique. Ils ont lu plus ou moins Marx, ils n'ont jamais médité Taine. Je ne sais rien de pénible comme le sectarisme étroit, inintelligent d'un Jules Guesde. Il passe pour avoir rendu autrefois d'importants services aux partis ouvriers ; mais il donne une dangereuse idée de la science. En réalité, c'est un docteur presque au sens théologique et non un savant. Il ne sait pas qu'il faut constamment modifier les tactiques. Il a la tête emplie des souvenirs de la Commune ; aussi parle-t-il de constituer un monde à coups de fusils. Evidemment, dans quelques années, lorsqu'un sens révolutionnaire et pratique à la fois, aura pénétré le mouvement socialiste, de telles paroles feront sourire. J'ai cité le nom de cet orateur parce qu'il est le représentant d'un état d'esprit. Sa vie, touchante, exemplaire et pure, sa parfaite morale lui ont assuré, sur les nouveaux partis, une désastreuse autorité. C'est lui qui a donné au socialisme cette organisation centrale sur laquelle nous reviendrons plus loin. Je veux encore citer comme le témoignage d'un semblable état d'esprit le discours de Vaillant déclarant qu'il faudra, au jour

de la Révolution, décréter la dictature impersonnelle.

Je ne signalerais pas ces idées si elles ne trouvaient des gens pour les partager. Il n'y a, pour eux, de salut que dans l'autorité. La force est le grand élément de transformation du monde. La révolution française devrait pourtant servir constamment d'exemple pour montrer ce que vaut la chirurgie sociale. Il faudrait, avant de décréter l'orientation de l'avenir, se pencher sur le passé ; mais le sens historique manque à nos révolutionnaires. Pourtant, de nouvelles idées semblent soulever le socialisme. Jaurès exhorte les ouvriers à s'organiser eux-mêmes. La conception religieuse de la révolution et du nouvel état idéal semble perdre du terrain. J'ai entendu Eugène Fournière inviter les producteurs à se grouper en coopératives, en citant l'exemple du parti ouvrier belge. Il faut louer une semblable attitude. Travailler à l'organisation du peuple, c'est réduire la tâche des politiciens. Voilà ce à quoi les élus socialistes ne songent guère. Réfléchissez à la faible mentalité des Zévaès et des Paul Lafargue. Ces hommes me rappellent ce qu'il y eut de creux et d'artificiel chez la plupart des tribuns révolutionnaires qu'une fausse science et qu'une généralisation et une trop hâtive raison avaient faussés. Leur tête était pleine des grandes actions de l'humanité, mais ils ne savaient pas ce que voulait la France, ce qui était compatible avec sa vie. Quand on veut violenter la pensée profonde d'un pays, il faut arriver à la dictature. La Convention y conduisit naturellement et beaucoup de nos socialistes la désirent encore aujourd'hui. Ils ne craignent pas de briser et de torturer un peu plus la constitution de la Patrie.

Une révolution accomplie par de semblables procédés, outre ce qu'elle aurait de brutal, vicierait encore plus profondément la France que ne l'a fait la centralisation jacobine. En réalité, nos révolutionnaires, ne comptant que sur la force, sont bien obligés d'accepter le redouta-

ble système politique légué par la monarchie. Pour nous qui croyons que rien de durable ne s'établit qu'après bien des essais et des tâtonnements, et qui sentons que rien de définitif ne peut exister sans la conscience des groupes autonomes, nous ne pouvons qu'applaudir aux paroles des délégués du Jura. Ils ont protesté contre les projets de dictature. Pour eux, ils préparent pratiquement un âge nouveau dans cette région où ils ont établi des fédérations d'ateliers coopératifs. Ils ne comptent que sur leurs ressources pour triompher. Voilà des signes de la nouvelle orientation des partis ouvriers, comme d'ailleurs l'admission des coopératives au congrès. Elle eut semblé monstrueuse, il y a dix années. Les sectaires ne les voient encore qu'à regret envahir l'activité socialiste tant ils sont ennemis du mouvement fédéraliste. Or je crois que la manifestation la plus importante des partis ouvriers est leur orientation vers une organisation fédérale. Les grands groupes centralisés qui séparaient les partis dans une même cité feront place à des fédérations régionales qui auront un sens plus pratique et qui seront de meilleures écoles d'énergie. Elles offriront plus de place à l'individualisme puisqu'on n'attendra plus le mot d'ordre de Paris. Le sens de l'action quotidienne, la fin des organisations unitaires, l'étude de plus en plus grande des mille et diverses manifestations de la vie, voilà à quoi devront s'appliquer des socialistes dignes de ce nom. Ils auront, je l'espère, le sens de la liberté. Il me semble que l'on peut concevoir une société où les municipalités socialistes et les coopératives auront conquis les grandes exploitations, tandis qu'à côté subsisteront encore d'autres formes de l'ancienne vie économique. Une des erreurs des socialistes actuels c'est de croire à l'efficacité d'une même formule et d'une même méthode. Il n'y a pas en réalité un seul type d'homme, de salariat, de patronat. Il y a des races diverses. Il y a des

traditions qu'il faut respecter. Rien ne peut être innové brusquement. Le socialisme a besoin de devenir un sentiment profond. Une idée pure, une formule sont impuissantes à transformer le monde. Ce qu'il faut, c'est donner aux régions et aux villes la libre faculté de s'organiser. On ne doit rien imposer du dehors et surtout il ne faut pas trop demander à l'Etat. Le difficile est de préparer l'avenir tout en respectant, autant que cela est nécessaire pour faire œuvre durable, les assises léguées par le Passé, les traditions et l'esprit profond d'un pays.

..

Je crois que lorsque cette organisation variée et harmonieuse aura pris la place des anciens partis, on ne verra plus un Congrès prendre des décisions aussi dangereuses pour la liberté que celles adoptées récemment sur la Presse. C'est dans l'organisation régionale qu'il faut chercher un dérivatif au despotisme et à la centralisation révolutionnaire. Grâce aux fédérations se créera une raisonnable union des consciences. Grâce à elles, le socialisme pourra devenir individualiste. Je sais beaucoup de gré à M. Henri Bérenger d'avoir, le premier, protesté, au nom de la liberté, contre certaines décisions du Congrès. Dans ses beaux articles de *la Dépêche*, il a montré la nécessité du développement de la conscience populaire. Tant que la mentalité n'aura pas été transformée, toute révolution économique sera dangereuse. L'exercice du pouvoir nécessite un sens pratique, une sagesse, une raison que n'a pas encore une classe abrutie par un long et pénible travail, ébétée par l'alcool. Il faut, avant la résurrection économique, une résurrection morale. Le peuple est encore indigne de régir ses propres intérêts. Il faut qu'il se purifie par

l'instruction, qu'il sache se défier des sectaires, s'organiser sans rien attendre des politiciens.

Aussi la création des Universités populaires qui est aujourd'hui chose acquise, me semble plus importante que les décisions d'un Congrès. Là se forment des âmes solides et précises, capables de méthodique et de lente action. La passion ne peut rien créer si elle n'est régularisée par une savante patience. Je sais gré à M. Deherme non seulement de l'énergie quotidienne qu'il applique à l'Université populaire, mais encore de toute sa tendance d'esprit. Il sait être conservateur comme les honnêtes gens doivent l'être ; il aime trop le pays pour lui souhaiter une guérison trop brusque ; il n'ignore pas que les grandes œuvres ne se créent, qu'à force de temps et d'énergie. Beaucoup d'hommes pensent heureusement avec lui qu'il faut créer une nouvelle moralité sociale en faisant communier les foules au génie des grands penseurs.

Voilà pourquoi l'apparition d'un magnifique héros intellectuel est plus utile au peuple que les décisions d'un Congrès et les rapides articles quotidiens des meilleurs tribuns. C'est la presse qui corrompt la Nation et le peuple. C'est l'éducation qui les sauvera. Le jour où une élite ouvrière aura compris la nouvelle éthique sociale, la France sera près d'être régénérée. L'action spirituelle d'un génie peut parfois réveiller la conscience d'une génération puisque rien n'est inutile dans cette œuvre vaste qui est la création de l'humanité intégrale. Il faudrait habituer le peuple à cette idée que des savants comme Taine, des philosophes comme Renan, des moralistes sociaux comme Marc Guyau ont plus fait pour lui, avec la pureté de leur œuvre, que les vulgaires agitateurs qui vivent de lui sans souhaiter son émancipation rationnelle.

Tâchons de faire pénétrer, dans le peuple, l'âme

des Penseurs. Voilà pourquoi il me semble qu'il serait moins important, dans les Universités populaires, de faire des cours que de lire, le soir, les grandes œuvres morales de nos génies. Il faut, pour créer de grandes choses, cette solidarité que procurent de communes et profondes admirations. Tâchons de donner plus de recueillement à l'âme du peuple, en lui montrant l'exemple désintéressé de ces divins penseurs. Il faut préparer une ligue de nouvelles énergies en donnant comme exemple la coopération scientifique ; ce que des hommes dévoués, souvent obscurs malgré leurs valeurs, ont fait pour la science, il est nécessaire que des êtres l'accomplissent pour la rénovation économique et morale. De même que la science ne se constitue pas en un jour, mais dans le plus profond recueillement, et avec de multiples volontés, de même la société harmonique demande pour se réaliser un sacrifice complet des travailleurs qui la préparent. Pour cela plusieurs qualités sont indispensables. Rien de grand ne s'accomplit sans une profonde morale. Il faut être, en même temps, opiniâtre et prudent. Voilà sans doute la vertu la plus difficilement exigible des hommes. Savoir par exemple que telle charge moderne, comme le militarisme, n'est légitime que si elle nous préserve d'une diminution de la liberté, être prêt à la supprimer, le jour voulu, et savoir cependant la maintenir tant qu'elle peut être nécessaire, s'adapter aux exigences relatives et historiques de chaque période, tout en gardant les yeux fixés sur un idéal de justice, savoir sauvegarder les diverses formes de cet idéal et concevoir leurs hiérarchies, voilà de rares qualités. Ce n'est pourtant qu'à ce prix que nous pourrions marcher, à coup sûr, vers l'avenir.

MARC LAFARGUE.

LETTRE DE PARIS

Je voudrais préciser aujourd'hui le sens et la portée de ces Lettres. Si je ne l'ai point fait plus tôt, et, comme la raison l'eût exigé, avant même de publier la première, je l'avoue ici en toute simplicité, c'est que je ne savais pas ce que deviendraient ces chroniques. Quand le directeur du *Pays de France* me demanda, l'an dernier, à Toulouse, si je pourrais lui envoyer chaque mois une lettre de Paris, je fus d'abord un peu indécis, pris entre l'intérêt d'un tel sujet et certaines hésitations. Je finis par promettre, mais en demandant une entière liberté. Cependant on ne saurait indéfiniment tâtonner. Quelle infime influence qu'on attribue à ce qu'on écrit, on n'écrit pas si on ne pensait pas être lu. Et cette illusion suffit à donner le scrupule de savoir où l'on va et où l'on mène les autres.

Ces lettres seront un exposé de convictions, non de doctrines. Il ne peut être question de doctrines pour des jeunes gens qui n'ont pas atteint la trentaine, surtout à